

Brèves littéraires

Brèves

Fermé pour l'hiver

Marie-José Lacerte

Volume 9, Number 2-3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacerte, M.-J. (1994). Fermé pour l'hiver. *Brèves littéraires*, 9(2-3), 58-62.

MARIE-JOSÉ LACERTE

Fermé pour l'hiver

En ouvrant la porte, vous vous essayez à siffloter. Pour faire taire le silence. Celui qui se glisse entre les propos que vous adresseront Basile et Bruno. Celui qui demeurera en suspension lorsqu'ils se tairont.

Vous venez de faire deux cent cinquante kilomètres. Vous êtes fatiguée. Vous avez envie d'un verre de vin blanc. Vous avez envie d'une bouteille de vin blanc. Vous voudriez qu'on vous foute la paix. Juste pour ce soir. Précisément ce soir.

Ils vous attendent, pourtant. Bruno a allumé toutes les lampes du salon pour faire plus gai. Basile se précipite sur vous, déchaîné, en bavant : « Maman ! Maman ! » Justement ce soir, vous aimeriez n'être la mère de personne.

Et surtout pas de celui pour qui vous vous êtes tapé les deux cent cinquante kilomètres. Pour aller le reconduire à l'autre bout d'une vie où vous n'avez rien à faire. Où vous êtes absente.

Vous vous répétez mentalement ce que tout le monde dit. Tout le monde, ce sont vos amis. Son père, votre ex-mari, est un pauvre type. Cela ne vous apporte aucun apaisement. Il a la garde de votre fils, le plus grand, votre premier. Vous devez le lui rendre le dimanche à quatre heures, une fin de semaine sur deux. Deux cent cinquante kilomètres aller-retour.

Ils vous ont attendue pour manger. Basile pleurniche parce qu'il a faim. Bruno vous a préparé quelque chose de bon. Des pâtes, tiens, vous adorez les pâtes. Mais ce soir, vous n'avez pas faim.

Ils vous parlent, vous leur répondez. Curieusement, vous arrivez même à sourire. Mais vos mots et vos rires sonnent creux. Vous êtes un grand vide entouré d'une coquille. Apparemment, ils s'en contentent.

Il y a des chandelles sur la table comme chaque dimanche soir. La salle à manger pourrait tout aussi bien être éclairée par des néons : vous vous sentez blême. Vous regardez la cire couler sur la table, goutte à goutte. Vous pensez que les chandelles pleurent. Cela ne vous fait aucun bien.

Bruno donne le bain à Basile. Vous avez la sensation qu'il vous manque un bras ou une jambe. Le moignon ne cesse de vous démanger. Vous ressentez un furieux besoin de vous gratter tout en sachant que cela sera encore pire si vous

commencez. Vous arrêtez de lutter : vous entrez dans la chambre du plus grand, votre premier.

Il a oublié de ranger ses jouets. Son pyjama ressemble à une petite flaque au pied du lit. Vous grattez plus fort, au risque de saigner; vous plongez votre nez dans la veste du pyjama et vous respirez son odeur. Vous pliez le pyjama et le placez sous l'oreiller. Ce matin, vous avez éveillé votre plus grand, votre premier. Lorsque vous avez déposé un baiser sur sa joue, vous avez vu sa main se crispier sur l'ours qu'il tient serré contre lui, même aux heures les plus profondes du sommeil. Quand il a entrouvert les yeux, vous avez pu capter les dernières lueurs de ses rêves. L'oreiller ne porte plus la marque de sa tête, les draps sont tirés comme dans une chambre d'hôtel. Vous sortez de la pièce.

Basile est propre, il sent bon. Il veut son histoire, son biberon, sa maman. C'est votre petit, votre deuxième. Vous l'installez tout doucement sur vous : il ne faut pas casser la coquille. Basile est heureux. Il se blottit contre vous. Après l'histoire, après le biberon, il réclame son frère, votre grand, votre premier. Vous lui inventez une comptine sur l'air de « Au clair de la lune » pour lui dire que son frère est parti. Basile rouspète : ce ne sont pas les mots qu'il connaît. Vous revenez à la version originale. Basile s'endort en marmonnant. Vous savez qu'il n'est pas content.

Bruno a laissé la bouteille de vin sur un coin de la table, à votre intention. Il y a un seul verre près de la bouteille. Bruno ne boit jamais entre les repas. Vous, oui. Surtout un dimanche sur deux. Vous vous demandez quel genre d'alcoolique vous êtes.

Il vous attend devant la télévision. Il veut vous raconter son après-midi : les mimiques de Basile, les mots de Basile, les pitreries de Basile, le goûter de Basile. Vous écoutez. De temps à autre, vous jetez un coup d'œil à la télévision. Vous ne comprenez rien à la suite d'images. Vous avez raté le début de l'émission. Bruno parle toujours. La bouteille est presque vide et cela vous ennue prodigieusement. Vous allez devoir vous lever, passer derrière le fauteuil de Bruno, descendre à la cave, remonter, ouvrir une seconde bouteille. C'est au moment où le bouchon fait son bruit bête de bouchon que vous vous sentez le plus coupable. Et le plus assoiffée. Bruno ne dit rien en vous voyant revenir. Pendant que vous vous asseyez, il change de chaîne. Vous le regrettez, vous savez qu'avec un peu d'effort vous auriez pu suivre l'autre émission. Tant pis pour vous, c'est votre punition pour boire autant.

En dépit du téléviseur, le silence est bien installé. Vous tendez le bras pour mieux sentir sa résistance. Il a une qualité particulière du côté de Bruno : la réprobation. Vous vous en moquez.

Vous savez que vous en avez pour vingt-quatre ou quarante-huit heures à vous sentir ainsi. Mardi soir au plus tard, vous aurez repris une densité normale. Vous boirez alors raisonnablement.

C'est alors que vous remarquez le ciné-parc. Étrangement, l'été, il se fond dans le décor. Mais aussitôt après la fête du Travail, votre regard est attiré par un panneau modeste accroché aux barrières fermant l'endroit. En petites lettres noires il y est écrit : *Fermé pour l'hiver*.

Cette phrase qui en est à peine une vous suit pendant les cent vingt-cinq kilomètres du retour. Elle vous précède lorsque vous ouvrez la porte de la maison. Elle s'installe en face de vous à table, à la place de votre grand, votre premier. Elle vous attend au fond de la deuxième bouteille de vin.

Un dimanche soir sur deux, vous avez l'impression de savoir exactement ce que ces trois mots veulent dire.